

jamais revoir Jeanne si sa volonté seule la tient loin de moi. Je me hâte d'ajouter, car je ne voudrais pas, en présence de ta franchise, conserver une arrière-pensée, que du jour où Fleur-des-Bois me redemandera mon affection, elle la retrouvera grandie encore par l'absence.

—Cela me suffit, Louis. Les femmes possèdent le don de l'oubli et poussent l'amour de l'inconnu jusqu'à l'extrême. Que Jeanne rencontre un nouveau visage sur sa route, et elle ne raviendra pas.

De Morvan se contenta de sourire sans essayer de combattre l'opinion émise par Montbars. Son cœur l'assurait que le boucanier se trompait et que bientôt le retour de Fleur-des-Bois prouverait l'injustice de ce jugement.

Pendant les premiers jours qui suivirent cette conversation, de Morvan fit assez bonne contenance : les vents contraires, la durée du voyage, la difficulté de retrouver tout de suite un nouveau navire caboteur, expliquaient et motivaient suffisamment le retard de Jeanne.

Un mois, puis deux, s'écoulèrent sans amener aucun changement dans la position des choses ; de Morvan commença à douter.

Triste, pensif et silencieux, il passait la plus grande partie de la journée, assis sur la plage, à interroger l'horizon d'un œil avide et désolé. A chaque voile qu'il apercevait, son cœur battait avec violence. Bientôt le navire grandissait, de joyeux matelots ou de hardis fibustiers débarquaient, la chanson aux lèvres ou le fusil sur l'épaule. . . Jeanne ne revenait pas.

La nuit arrivée, le malheureux jeune homme regagnait tristement l'habitation de Montbars, s'asseyait devant le souper somptueusement servi qui l'attendait, mangeait quelques fruits, puis, toujours silencieux, il se retirait dans son appartement.

L'ancien boucanier, soit calcul, soit délicatesse, respectait la douleur du chevalier, et ne lui adressait jamais une parole qui eût rapport à son amour pour Fleur-des-Bois : il semblait, — certain que cela ne pouvait manquer d'avoir lieu, — attendre que cette passion, faute d'aliment, se fût consumée d'elle-même.

Un jour, — les premières lueurs de l'aube éclairaient à peine l'horizon, — un violent coup frappé à la porte de sa chambre réveilla de Morvan qui, après une longue nuit d'insomnie, et vaincu par la fatigue, s'était enfin endormi.

Presque aussitôt Barbe-Grise entra.

A la vue du père de Fleur-des-Bois, de Morvan eut une grande joie mêlée d'un véritable remords. Que voulait Barbe-Grise ? . . . Le boucanier ne le laissa pas longtemps dans l'incertitude.

—Chevalier Louis, lui dit-il de cette voix traînante qui ne l'abandonnait jamais, je viens vous avertir que Fleur-des-Bois se meurt . . . Si vous désirez la revoir, il n'y a pas un instant à perdre.

De Morvan poussa un cri terrible et d'un bond se précipita en bas de son lit.

—De grâce, parlez ! s'écria-t-il en saisissant vivement le boucanier par le bras. Qu'est-il arrivé ? que s'est-il passé ? . . . Mais parlez donc !

—Il ne s'est rien passé, répondit Barbe-Grise avec son flegme habituel et sans montrer la moindre émotion. Jeanne est amoureuse de vous : vous l'avez repoussée. . . Cela la chagrine, elle est tombée malade, et la maladie a fait de grands progrès ; voilà tout !

Il est inutile d'essayer de peindre les sentiments contraires et violents que la réponse du boucanier causa à de Morvan : c'était une joie délirante mêlée à un désespoir effrayant !

—Viendrez-vous ? lui demanda tranquillement Barbe-Grise.

—Partons ! s'écria de Morvan qui, après s'être habillé à la hâte, s'élança la tête nue vers la porte de sortie.

Barbe-Grise l'arrêta.

—J'ai faim et je suis fatigué, lui dit-il ; je ne me remettrai en route qu'après m'être reposé et avoir déjeuné.

Le boucanier garda un instant le silence, puis, frappant doucement sur l'épaule du jeune homme qui marchait devant lui pour lui montrer le chemin :

—Vous aimez donc Fleur-des-Bois ? lui demanda-t-il froidement.

—Si je l'aime ! s'écria de Morvan avec un cri parti du cœur ; puis il s'arrêta court : il venait de se rappeler qu'il parlait au père de sa victime.

—Alors, puisque vous l'aimez, reprit toujours aussi tranquillement Barbe-Grise, pourquoi l'avoir repoussée ? Il fallait le lui dire. . . Vous lui auriez évité une maladie, et à moi vous m'auriez épargné l'ennui d'un voyage.

Cette réponse de Barbe-Grise surprit de Morvan, qui un moment fut tenté de croire à un piège. Il ne savait pas encore jusqu'à quel point inouï la vie rude et solitaire des boucaniers effaçait en eux les traditions de leur jeunesse. Il ignorait que les lois sacrées de la société, les bienfaits de la civilisation n'apparaissent plus à ces hôtes sauvages des forêts que comme des entraves ridicules et gênantes.

Barbe-Grise éprouvait, certes, pour sa fille une affection sincère, mais pourvu qu'il vit les couleurs de la santé briller sur son visage, le sourire entr'ouvrir ses lèvres, cela lui suffisait : des pensées, des rêves, des aspirations de Fleur-des-Bois, il ne s'en inquiétait pas : elle se portait bien, donc elle était heureuse.

Jeanne, retenue par une profonde pudeur instinctive, n'aurait pas avoué à son père son propre amour pour de Morvan : aux questions de Barbe-Grise sur le dépérissement de sa santé, elle s'était contenté d'opposer de banales raisons.

Casque-en-Cuir, à qui la jalousie donnait une perspicacité momentanée bien supérieure à son épaisse et courte intelligence, devina le premier le secret du mal de Jeanne.

—Parbleu ! dit-il brutalement à Barbe-Grise, si le muguet aux beaux habits était ici, Fleur-des-Bois retrouverait bien vite sa gaieté passée.

Cette révélation, confirmée par la rougeur et l'embarras de Jeanne, fut un trait de lumière pour le boucanier. Il nettoya son fusil, se munit d'une ample provision de poudre et de balles, embrassa Jeanne, siffla ses chiens favoris, et sans prononcer un mot se mit en route.

Puisque sa fille était malheureuse parce qu'elle regrettait un amant, quoi de plus simple que d'aller lui chercher cet amant ? Cette pensée parut à Barbe-Grise tellement logique et naturelle, qu'il ne se donna même pas la peine de l'approfondir.

Les navires caboteurs, retenus par la crainte d'être capturés par les croiseurs espagnols, étant fort rares, Barbe-Grise se résolut à accomplir son voyage par terre.

La distance qui séparait son habitation du Cap était de près de soixante lieues, et il lui fallait passer à travers la grande savane ; la perspective de ces fatigues et de ces dangers ne l'arrêta pas un instant ; le boucanier était, à sa façon, un excellent père.

Montbars, malgré l'empire inouï qu'il savait exercer sur lui-même, ne put dissimuler le dépit, la mauvaise humeur que lui causa l'arrivée de son veuf ami le boucanier.

Plusieurs fois, pendant le cours du déjeuner, il essaya de retenir de Morvan : employa en vain l'ironie, la tendresse, la ruse ; le

jeune homme resta inébranlable. Quant à Barbe-Grise, occupé à satisfaire son vigoureux appétit, il ne se mêla en rien à la conversation et n'essaya pas une fois de combattre les objections que Montbars opposait à la résolution de son neveu.

Seulement, lorsqu'il se leva de table, il dit tranquillement à de Morvan ;

—Je suis enchanté, mon jeune ami, que vous n'ayez pas écouté Montbars, cela m'épargne l'ennui de vous brûler la cervelle ! Vous figurez-vous donc, continua le boucanier avec le même flegme, et en remarquant l'étonnement du chevalier, que je serais reparti seul ! Certes, non ! Je vous aurais tué ! Jeanne, en ne conservant plus l'espérance de vous revoir, se serait consolée à la longue. Après tout, je préfère de beaucoup vous savoir vivant. Jeanne sera tout de suite heureuse.

Une heure plus tard, de Morvan prenait congé de Montbars et se disposait à suivre le boucanier, lorsque le Bas-Breton Alain équipé en costume de voyage, se présenta devant son maître.

Le Penmaakais avait l'air radieux.

—Je vais donc reboire du cidre et revoir le portrait de ma bonne sainte Anne-d'Auray ! lui dit-il.

Avant de se séparer de son neveu, Montbars lui fit présent d'une admirable carabine, et, l'embrassant avec tendresse :

—Au revoir, Louis, lui dit-il, bientôt, crois-moi, nous nous retrouverons réunis ! Oh ! ne te récrie point ! Tu ne connais pas mes projets ! D'ici à peu de temps, tu viendras me demander à servir sous mes ordres ! Je parle avec certitude de cause. Adieu ! Encore une fois, me voici seul !

—Non ; Montbars, répondit le jeune homme, je te laisse avec ton ambition !

—Mon ambition et ma vengeance ! dit le fibustier en s'éloignant brusquement. Chevalier, au revoir !

XI

La distance qui séparait l'habitation de Barbe-Grise du Cap était, je l'ai déjà dit, d'environ soixante lieues. Non seulement ce long parcours offrait au hardi piéton qui osait l'entreprendre de sérieux obstacles, mais il présentait encore de grands dangers.

Les obstacles, sans compter la difficulté qu'il y avait à se diriger à travers un pays sauvage et désert, étaient la faim et la soif ; les dangers, la rencontre des compagnies ennemies.

De Morvan ignorait ces particularités ; mais les eût-il connues, que cela n'aurait pas refroidi son ardeur ; Fleur-des-Bois se mourait, dès lors que lui importait de succomber sous les atteintes de la soif ou sous le fer d'une lance espagnole.

Quant à Barbe-Grise, du moment où il avait senti la nécessité et pris la résolution d'aller chercher l'homme dont la présence devait, selon lui, sauver sa fille, il avait fait stoïquement le sacrifice de sa vie.

Le jour même, le boucanier, de Morvan et Alain se mettaient en route.

Après l'*Atalaye*, le dernier endroit habité où ils arrivèrent le soir même, les compagnons de route se trouvèrent devant l'immensité des grandes savanes naturelles du Goave.

Si Fleur-des-Bois n'avait pas besoin de votre présence dit Barbe-Grise, je vous guiderais par le plus court chemin, je couperais la savane en droite ligne, sans m'inquiéter le moins du monde des embuscades que nous pourrions rencontrer. Mais vous êtes nécessaire au rétablissement de Jeanne ; je dois donc user de prudence et vous exposer le